

Interview, Anne Onidi, FRC Magazine

« Le pire à Kaboul, c'est que les gens ont perdu espoir »

Mehdi* est un jeune Afghan de vingt-sept ans. Il vit à Lausanne et tient un restaurant à Moudon. Il y a 11 ans, il quittait Kaboul, seul, pour échapper aux talibans. Il pensait alors que la fuite serait de courte durée, mais ce n'est que l'été dernier qu'il a pu retourner en Afghanistan pour revoir sa famille.

Quels évènements t'ont incité à fuir Kaboul il y a onze ans ?

J'avais seize ans, j'étais en dernière année de gymnase. Un jour, des copains de classe qui avaient des différends politiques se sont bagarrés. Parmi eux il y avait des talibans. Je n'ai pas pris part à la bagarre, je suis juste intervenu pour tenter de les séparer. Le lendemain, cinq talibans armés débarquaient dans notre classe sans frapper. Ils ont prononcé mon nom et ceux de quelques camarades. J'ai tenté de me justifier mais un taliban m'a frappé avec sa kalachnikov. En descendant les escaliers, j'ai dit à un copain taliban « pourquoi ils m'emmènent, tu l'as bien vu toi que je n'ai rien fait ». Ce copain a parlé aux talibans qui m'ont finalement relâché. J'ai eu beaucoup de chance. Les autres se sont fait tabasser, on m'a raconté que certains n'ont réapparu à l'école qu'après trois semaines, brisés ou même handicapés. Quelques jours plus tard, des talibans sont venus chez moi, alors je me suis enfui par la fenêtre. Les voisins m'ont caché pendant quelques jours. Les talibans voulaient m'enrôler et me faire porter l'arme. Il fallait que je parte.

Tu étais encore adolescent, pourquoi partir seul ?

Je suis l'aîné de cinq enfants. Mes frères étaient encore trop jeunes pour craindre les talibans, et mon père trop vieux. Je ne suis pas parti seul, mais avec trois amis. L'un d'eux avait de la famille à Moscou et parlait russe. Avec 2000 dollars, j'ai pu me payer le train et les visas pour gagner la Russie.

Pourquoi ne pas être resté à Moscou ?

Mes trois amis sont finalement partis en Hollande où ils avaient de la famille. Je me suis retrouvé seul, en plein hiver, sans parler la langue. Un jour, alors que je sortais du métro, j'ai vu deux filles sans chaussures qui pleuraient, pleuraient... rien ne pouvait les arrêter. Comme personne ne leur demandait ce qui n'allait pas, je suis allé vers elles. Je leur ai parlé en anglais mais elles n'ont pas compris. Elles m'ont parlé en russe, je n'ai pas compris. Voilà, c'est tout. Le lendemain à l'aube, comme je marchais dans le froid, les larmes me sont montées aux yeux. Je me sentais seul et moins que rien. J'avais une tante et des cousins à Lausanne. Un ami de mon père, que j'avais retrouvé à Moscou, m'a prêté 5000 dollars pour que je les rejoigne.

Comment t'es-tu rendu en Suisse ?

En voiture, en bateau, à pieds. J'ai commencé le voyage de Moscou en voiture avec une dizaine d'Afghans, de Tamouls et de Pakistanais. Il m'a fallu neuf mois

pour gagner la Suisse. Je me rappelle qu'en Ukraine, j'ai attendu deux mois pour passer la frontière. J'étais enfermé dans un deux pièces sans fenêtres avec une soixantaine de réfugiés. Des gouttes de condensation nous tombaient sur la tête. Les passeurs nous servaient un plat de spaghetti par jour et en guise de toilettes, ils nous donnaient des bidons. Je me souviens aussi d'avoir marché deux jours et deux nuits de suite et d'avoir dû traverser des rivières alors que je ne savais même pas nager !

En Suisse, quel a été ton parcours ?

Comme j'étais mineur, j'ai intégré une classe d'accueil. J'ai raflé des prix de français, de math, de physique... En Afghanistan j'ai toujours été le premier de ma classe. Ensuite, j'ai fait une année de gymnase section économique. Cette année-là, j'avais passé, juste pour voir, un examen d'entrée à l'École technique de Ste-Croix. J'ai été reçu, pourtant ils ne prenaient que 19 candidats sur 120. J'aimais le gymnase mais je me disais que cette école me donnerait un bon travail dans l'informatique. Maintenant je regrette ce choix. J'ai déprimé à ces cours. J'aurais dû terminer le gymnase et continuer, à l'université par exemple, dans une voie économique ou commerciale. Qui sait, je le ferai peut-être plus tard ? En tout cas, cette expérience m'a montré qu'il ne faut jamais faire quelque chose si ce n'est pas par amour.

Cet été tu as revu pour la première fois ta famille à Kaboul. Comment as-tu vécu ces retrouvailles ?

Tout s'est passé très vite. J'ai reçu mon permis B et avec lui, l'autorisation de retourner en Afghanistan. Mon frère se mariait alors j'ai sauté sur l'occasion. Une semaine plus tard, j'étais à Kaboul. Avant de partir, j'étais plein d'appréhensions disons... futiles ! Je me disais « mince, je vais louper les festivals, les fêtes entre copains ! ». Une fois là-bas j'ai vraiment réalisé que rien ne pouvait rivaliser avec papa et maman. J'ai aussi pu rencontrer ma petite sœur. J'ai vécu ce mois à cent à l'heure, passant d'une invitation à l'autre. J'ai été reçu comme un roi.

Quelle impression t'a donné Kaboul ?

C'est l'horreur. Les travaux ont commencé il y a cinq ans mais on ne voit aucune pierre sur une autre pierre. Et il n'y a pas d'électricité à Kaboul ! Je me demande comment fait un père de cinq enfants gagnant 100 dollars par mois. Ce qui me fait mal, c'est que les gens ont perdu l'espoir : beaucoup disent que ce pays ne sera jamais un pays. Le pire, c'est que je les comprends. Il faudrait un leader non colonisé par l'Occident et amoureux de son pays pour faire quelque chose. Mais je garde un magnifique souvenir de la chaleur des êtres humains. J'espère que ça ne se perdra pas.

Et maintenant ?

Je relativise beaucoup mes semaines de travail à six jours. Je vis bien ici. En Afghanistan, j'ai revu mon village d'origine, dans la vallée du Panshir. Quelqu'un m'a demandé si je pouvais trouver une solution pour y installer l'électricité. J'ai vraiment envie de les aider.

**prénom fictif*

© Sauf accord de l'auteur et de la direction du CRFJ, ces travaux, réalisés dans le cadre de la formation, ne sont pas destinés à la publication ni à la diffusion.